

les avaient mis en face de réalités telles que, les yeux s'ouvrant, la raison pouvait approuver les mouvements jusque-là réprimés d'un sentiment patriotique qui d'instinct leur faisait préférer le sacrifice au *non serviam*.

Car une campagne pacifiste dans un pays en guerre, même lorsqu'elle n'est pas menée en sous-main par l'ennemi—comme elle l'a été ailleurs et comme il est simplement fou d'insinuer qu'elle l'est au Canada français—doit fatalement, inévitablement, chercher en bas ses arguments de persuasion. Ce qu'il lui faut combattre, en effet, c'est le patriotisme guerrier, lequel s'inspire de l'idée la plus haute, celle de l'immolation personnelle pour le salut de tous et puise sa force dans la poursuite du plus noble idéal, l'honneur de la nation. Le pacifisme donc, qui par exemple ne se repent pas d'avoir nié le péril allemand, atténue les crimes du pays agresseur en rappelant les fautes de la victime; il trouble les esprits en affirmant que la cause ennemie vaut en somme la cause nationale, ou que le concours de son pays est inutile ou que l'égoïsme est un devoir; puis il flatte en les glorifiant les moins bons sentiments du peuple qu'une guerre, lointaine surtout et méconnue, n'intéresse pas et qui a des habitudes pacifiques; il tait les dictées impérieuses de l'honneur, il diminue la valeur du sacrifice, il raille l'idéal qu'il vide de sa noblesse et de sa vertu d'attraction; puis il profane de ses sarcasmes la vertu militaire et bafoue la gloire des vrais braves en les confondant avec les embusqués qui n'ont de guerrier que l'uniforme; tapi lui-même dans une "tranchée canadienne" imaginaire, il fait des mots d'esprit sur les civils qui ne quittent pas femme et enfants avant que le pays les appelle à leur tour et qui osent trouver beau l'acte du conscrit qui devient soldat, et ne se cache point ou n'assassine personne dans sa fuite; puis le pacifiste se fait démagogue ou devient plus démagogue: il enseigne aux foules que la guerre profite aux riches, ce qui est vrai, et qu'elle n'a pas d'autre objet, ce qui est faux; il combat les hommes du gouvernement, ce qui est son droit, mais il ruine l'autorité établie, ce qui est antipatriotique et antichrétien; il proteste contre les projets de lois inopportuns et néfastes, ce qui est un devoir, mais il marchande aux lois dûment sanctionnées le devoir d'obéissance, ce qui est de l'anarchie; et il crée ainsi une atmosphère asphyxiante où tous les vieux mots de noblesse d'âme, de courage, de dignité, de tradition sonnent faux, font sourire les uns, rougir les autres, gênent tout le monde. Et, l'air ambiant ainsi empoisonné, les esprits ainsi bouleversés, les passions ainsi libérées de leurs freins, le pacifiste, qui a préparé la résistance, laisse à ceux d'en bas la direction de la besogne, et quand le sang coule—car on en vient toujours là—il dégage sa responsabilité! C'est de résistance passive, non pas de violences que j'ai parlé!... Le pacifisme veut si peu ou si mal la paix que c'est la guerre, la pire, la guerre civile ou pire encore, l'anarchie sanglante, qu'il prépare et à laquelle il aboutit.

Que ces traits—ainsi groupés et mis seuls en lu-

mière sans les autres qu'y ajoutent la dignité personnelle, le caractère intransigeant, la logique passionnée,—que ces traits donnent la physionomie complète et juste de la seule campagne nationaliste en faveur de l'abstention, ce n'est pas ce que je veux laisser entendre. D'autres aussi ont écrit et parlé qui s'inspiraient du chef nationaliste et qui sans doute en exagéraient ou faussaient les directions; et il est vrai de dire que chacun de ces traits se retrouve dans l'œuvre collective, écrite ou parlée, du pacifisme canadien.

Or, dès avant que du sang innocent fût versé dans nos rues et que fût commencé l'exode vers les bois, croit-on que nos conscrits exemptés, tout en constatant la réalité des menées impérialistes, ne sentaient pas que, sous prétexte d'y faire échec, on ruinait dans leurs âmes tout ce qui, pour des gens de leur race, fait le prix de la vie? Croit-on que, dans leurs sentiments patriotiques, d'accord avec leurs sentiments religieux—car le culte de la patrie et la religion du Christ n'ont plus d'autels stables si l'on en sape l'unique base, le sacrifice—croit-on qu'ils ne souffraient point? Ceux qui les fréquentent, et les aiment parce qu'ils les connaissent, ne leur ont jamais fait cette injure de douter. Mais leurs idées saines, on les brouillait, leurs vrais sentiments, on les étouffait.

Ils ont commencé d'y voir clair lorsque la France, la grande victime du grand conflit, nous a délégué—et il était temps qu'on y songeât—non plus seulement des représentants de factions justement suspectes au moins de sectarisme, mais des ambassadeurs qui, par le fait d'être simplement ce qu'ils étaient, penseurs et soldats, lumière et courage, catholiques comme nous et braves et dévoués comme tous les autres (catholiques ou non) de l'armée française, incarnaient véritablement la France totale.

Il faudra dire un jour, quand le temps de la pleine moisson sera venu, comment s'est faite, sur notre sol en ébullition, la semence d'idées lumineuses, la culture des grands sentiments, par François Veillot, M. le capitaine Duthoit, ses camarades, et quelques autres qui, trop vite, passèrent. Qu'il suffise aujourd'hui de rappeler ce que nous avons vu se passer dans les âmes canadiennes-françaises lorsque, en la langue la plus simple et sur ce ton dont la sincérité devenait de jour en jour plus éloquente, Veillot jetait par terre l'échafaudage de calomnies dressé naguère par les ennemis de la France, et que, seuls au monde—car le Boche lui-même respecte son plus terrible adversaire—seuls au monde, des Canadiens-Français tâchaient à relever. Qu'il suffise de rappeler l'enthousiasme, cérébral autant que sentimental, que provoquait partout le verbe ardent de M. Duthoit, et comment, sous sa puissante évocation des principes promulgués par le Christ, enseignés par ses Vicaires, reconnus par les nations civilisées et transgressés par les autres, les vérités, même les plus abstraites, prenaient corps et âme et bousculaient nos erreurs; comment enfin, les esprits s'épanouissant dans la bonne lumière, les